

L'arbre peul

René DOGNIN*

Deux mots reviennent constamment dans la bouche des Peul : *barka* et *na'i*. Deux petits mots, banalisés par d'incessantes apparitions.

Du premier, on croit tout savoir quand on l'a rapproché de son origine arabe, *baraka*. En effet, Peul de brousse ou de village, Peul nomades ou sédentaires, Peul à vaches ou sans vaches, il y a beau temps que tous les Peuls appartiennent à l'islam. L'écart ne porte que sur des niveaux de pratique. Et n'a-t-on pas tout dit sur la *baraka* ?

Du second, on croit aussi tout savoir quand on a compris ce qu'il désigne. Et pourtant, si *na'i* (1) veut bien dire « les vaches », les Peul l'emploient surtout pour désigner le troupeau dans sa diversité même (vaches, veaux, taureaux et bœufs). Ils vont plus loin encore en donnant à ce pluriel un sens générique, « la vache », comme nous disons en France « l'homme » pour parler du genre humain, avec la même dimension imaginaire. Et puisque les Peul sont des pasteurs, quoi de plus naturel qu'ils parlent de vaches !

Dans le monde peul, il y a aussi un arbre très ordinaire qu'on appelle *barkehi*, « arbre de *barka* » (2). Mais cette appellation ne va pas de soi, elle recèle même deux paradoxes.

Celui-ci d'abord : les pasteurs ont la fâcheuse réputation de négliger les arbres. Qu'ils en arrachent encore une feuille, on en fera les responsables de la désertification. Qu'est-ce qui peut donc avoir attaché si fort les Peul à cet arbre-là pour qu'ils lui aient donné un tel nom ?

* Sociologue ORSTOM, Département SUD, 70-74, route d'Aulnay, 93143 Bondy Cedex.

(1) Pluriel du mot peul *nagge*, vache.

(2) En foulfouldé (la langue peul), le suffixe *-hi* est l'aphérèse de *lekki*, arbre. Le nom de cet arbre est en poular : *mbarkewi* ; en wolof : *ngigis* (ou *gigis*) ; en sérère : *ngayo* ; en haoussa : *kalga* ; en bambara : *niama* ; en arabe choa : *karum* ; en kanuri : *kalur* ; en baya : *doomo* ; en mboum : *goy abara*...

Et puis celui-là : même si nous admettons provisoirement que la *barka* peut recouvrir les mêmes champs sémantiques que la baraka arabe, on ne connaît pas de tradition peul et moins encore de tradition coranique qui rattache la *barka* au *barkehi*. Alors, pourquoi a-t-elle donné son nom à cet arbre ?

Ces questions, je les ai candidement posées à des Peul au Cameroun (3). Je touchais là directement au symbolique, j'ai donc essayé d'eux les réponses improvisées qu'elles méritaient, comme tous ceux que cette énigme avait intrigués avant moi. Mais comme je persistais dans ma recherche d'une justification, je m'aperçus que cette quête me servait de fil d'Ariane dans le labyrinthe de la culture peul. C'est ce bout de chemin que je tente maintenant de retracer.



Sous le nom de *barkehi*, les Peul regroupent plusieurs arbres sempervirents (4), d'aspect général trapu et de taille variable : arbustes buissonneux plus souvent qu'arbres sous lesquels on peut s'abriter. Leurs feuilles sont bilobées. Elles affectent la forme d'une langue qu'on aurait coupée transversalement pour la raccorder en dièdre, le pli étant formé par la nervure médiane entre les deux lobes. On appelle d'ailleurs « langues » les feuilles naissantes dont les lobes, joints comme des ailes de papillon, ne se sont pas encore dépliés, parce que la demi-feuille ressemble à l'arc d'une langue vue de profil.

C'est cette forme caractéristique de la feuille de *barkehi*, facile à identifier, qui devait m'alerter bientôt sur la fréquence de ses usages. Car si les Peul de brousse ont recours aux divers éléments de l'arbre aussi bien dans le domaine profane des activités quotidiennes que dans celui plus réservé des médecines et des rituels, ce sont les feuilles, sans doute parce que plus aisées à collecter, qui reviennent le plus souvent dans les manipulations.

Je me demandais ce que les Peul pouvaient bien trouver de si extraordinaire à cet arbre pour l'appeler « arbre de *barka* ». Était-ce un équivalent de notre trèfle à quatre feuilles ? Mais c'est l'occurrence de ce dernier, parce qu'elle est rare, qui sert de signe à la fortune,

(3) Au cours de deux missions, de 1968 à 1972.

(4) Le pluriel est *barkeeje*. Pour simplifier, je le laisserai invariable. La dénomination actuelle est : *Piliostigma thonningii* (Schum.) Milne-Redhead et *P. reticulatum* (D. C.) Hochst. (Césalpiniées). C'est le *Bauhinia reticulata* Oliv. de REED, TAYLOR et St. CROIX, le *Bauhinia thonningii* de DALZIEL, LABOURET et DUPIRE.

tandis que le *barkehi* est si répandu qu'il s'en lève dix sur un simple regard. J'espérais bien croiser un jour la voie de l'un de ces sages vieillards, providence de l'anthropologue en panne, dont Ahmadou Hampâté Bâ nous dit qu'ils sont les bibliothèques de l'Afrique. J'apprendrais enfin pourquoi les Peul associent la *barka* à cet arbre.

Le milieu où évoluent les Peul de brousse ne favorisant guère ce genre de rencontre, je me plongeai en attendant dans les textes initiatiques peul publiés par Ahmadou Hampâté Bâ lui-même et Germaine Dieterlen. Dans *Koumen* (5), le *barkehi* fait l'objet d'une simple mention, sans commentaire. On y apprend aussi que, «selon la tradition, il n'y a pas un seul d'entre eux (les végétaux) qui ne soit en rapport avec les diverses parties du corps et les robes des bovidés». Mais les auteurs de cette révélation, aussi discrets que la tradition, ne désirent pas «s'étendre sur le système de correspondances cosmobiologiques auquel se réfèrent ces rapports». Ils dressent cependant une liste de dix-sept végétaux où le *barkehi* n'apparaît qu'en treizième position tandis que le baobab, si prisé des Bambara, figure à une place d'honneur, car il «est aux végétaux ce que le bovidé est aux animaux : toutes ses parties, comme celles du corps du bovidé, pouvant être utilisées, il symbolise le maximum d'utilité» (6).

Quoique rien ne s'oppose à ce que le comble de l'utilité dans le domaine végétal puisse être symbolisé par le baobab, c'est une impasse fonctionnaliste. Je crois, que de vouloir confondre la valeur symbolique d'un objet et sa valeur pratique tant l'une et l'autre sont hétérogènes. Et pourtant, à la faveur des questions naïves de l'enquêteur, les informateurs réarment sans cesse ce piège de la fausse évidence. Si l'on peut jamais postuler quelque chose en matière de symbolisme, c'est bien que l'aptitude à symboliser d'un objet n'est pas dans le même champ que ses bons offices. Ce n'est pas que les Peul de Garoua manquent d'estime pour le baobab ! Un arbre qui ne se contente pas d'offrir avec son écorce la fibre des cordages les plus résistants, avec ses feuilles-légumes la sauce journalière des repas, et avec la pulpe de ses fruits une généreuse soupe populaire en période de vaches maigres. Mais qui se laisse aussi appeler «père des pères» (7) par les adolescents qui se bastonnent mutuellement lors des *soro*, s'interposant entre eux et le soleil déclinant qui figure

(5) HAMPÂTE BÂ (A.), DIETERLEN (G.), 1961, p. 15.

(6) En se basant sur le petit nombre de citations végétales de ce texte initiatique, on pourrait méjuger de l'attention extrême que les Peul portent aux plantes, dès l'enfance. Alors qu'il est facile d'estimer, en herborisant avec des jeunes bergers, qu'un garçon de quinze ans est déjà capable d'identifier une bonne cinquantaine de végétaux.

(7) *Baaba*, pl. *baaba'en*.

la mort. Peut-être parce que son tronc, irréel à force d'être immense, lisse et dur comme de la pierre, a la forme de l'obélisque et du lingam. Pourtant, ce n'est pas lui que les Peul appellent arbre de *barka*.



Une enquête sur le *barkehi* renvoie inévitablement à la notion de *barka*. Obtenir des Peul des informations précises, quoique de portée générale, sur ce qu'ils valorisent le plus, la possession de la *barka*, tient de la gageure. Ce qui frappe d'emblée, c'est le contraste entre le vague, l'incertain, pour ne pas dire l'ombre, où baigne le savoir sur la *barka*, et la force de l'intérêt, la mobilisation affective, l'implication personnelle que son évocation suscite. Je n'aurais pas rencontré davantage de difficultés en enquêtant sur la virilité en pays sarde. On me parlait avec réticence de la *barka* des autres. Et on s'excusait de ne pouvoir parler de la sienne, avec cette discrétion qui n'est autre que la crainte de se porter malheur.

Pour reprendre WESTERMARCK, la *baraka* arabe, ou « bénédiction d'Allah », est une force miraculeuse qui émane de certains êtres et de certaines choses. Elle s'est transmise du prophète Mahomet, son siège d'élection, à ses descendants réels ou supposés. Et si l'on n'est pas de ceux-là, elle peut encore s'acquérir par leur fréquentation ou celle du Coran auquel on attribue le plus haut degré de *baraka*. Ou encore, par la sainteté, c'est-à-dire la stricte observance des cinq piliers de l'islam. Enfin, par toutes sortes de pratiques qui vous mettent en contact avec les êtres et les choses qui en sont doués. Par contre, elle vous quitte très facilement (8).

Le caractère spécifiquement peul de la *barka* est difficile à discerner chez les Peul villageois, tout recouvert qu'il est par l'idée islamique de bénédiction, et donc de fortune, de chance, de richesse. La plupart des auteurs en ont donné une définition qui pourrait très bien s'appliquer à la *baraka* musulmane. Ainsi, Henri GADEN pour les Peul occidentaux : « *barke*, de l'arabe *baraka* : bénédiction de Dieu qui confère à celui qui l'a reçue le pouvoir de répandre autour de lui le bonheur et la prospérité, car on croit que c'est un fluide mystique qui se transmet par contact. Par extension : bonheur, prospérité, abondance de biens » (9).

Parmi les auteurs qui ont décrit la vie et les préoccupations des Peul de brousse, un certain nombre passe la *barka* complètement sous silence. Cette apparente surdité peut s'expliquer de plusieurs

(8) WESTERMARCK (E.), 1935, p. 111 et suivantes.

(9) GADEN (H.), 1972, item *barke*.

manières, mais il suffit de faire référence à la subjectivité de tout travail sociologique : ils se sont tellement identifiés aux Peul qu'à leur insu, ils n'ont plus ressenti ce moment d'absence qui fait surgir une question. Ou bien, à la recherche de l'originalité de la culture peul, ils ont cru pouvoir négliger la *barka*-baraka comme trop marquée par l'islam. Bien entendu, ce n'est là qu'affaire de classement. Et ce qu'on pourrait rassembler commodément, avec les Peul, dans une « idéologie de la barka » se retrouve traité dans des rubriques comme le troupeau, la fécondité ou la réussite sociale.

C'est ainsi que St. CROIX ne parle pas de la *barka* s'il cite bien le *barkehi*, une seule fois, comme charme pour retrouver un objet perdu (10). Edward HOPEN, dans un ouvrage consacré aux Peul de brousse au Nigeria, consacre tout un chapitre à ce que représente leur bétail pour les Peul sans citer une seule fois la *barka* ni le *barkehi* (11). Dans une collection d'entretiens menés par Roger LABATUT avec les membres d'une famille peul *wodâbé* de Garoua, on ne relève pas une seule fois *barka* ni *barkehi* (12). De même pour Paul RIESMAN chez des Peul villageois de Haute-Volta (13).

D'autres auteurs, qui ont travaillé chez des Peul de brousse, ne font pas de différence explicite entre la *barka* peul et la baraka musulmane. Ainsi REED, à propos des *Wodâbé* du Nord-Nigeria oriental, assimile la *barka* à une bénédiction (14). Trente ans plus tard, chez les mêmes *Wodâbé* de Nigeria, Derrick STENNING note en passant que la *barka*, c'est-à-dire la sainteté, est un terme commun à plusieurs langues du Soudan occidental et aux dialectes berbères de l'Afrique du Nord maghrébine. « En fin de compte, la *barka* descend d'Allah lui-même, à travers le Prophète et ses Compagnons » (15). Chez les *Wodâbé* du Niger, nomades à pratique islamique quasi inexistante, cette référence machinale à une notion proprement musulmane de bénédiction ou de sainteté est plus difficile à soutenir, et Marguerite DUPIRE rassemble autour de la *barka*, mais sans insister davantage, des connotations de santé, de fécondité et surtout de chance (16).



(10) DE St. CROIX (F. W.), 1945.

(11) HOPEN (C. E.), 1958.

(12) LABATUT (R.), 1973.

(13) RIESMAN (P.), 1974.

(14) REED (L. N.), 1932, p. 442.

(15) STENNING (D. J.), 1959, p. 9.

(16) DUPIRE (M.), 1962, pp : 105, 137, 231, 292 et 305. Et 1970, pp : 163 et 459.

Les groupes de Peul de brousse ont cette particularité de s'agréger ou de se désagréger autour de certaines personnalités qui, plus tard, prendront ou non la figure éponyme d'un fondateur de lignage. Le destin de ce lignage est souvent limité. Une, deux ou trois générations après, il éclate. Ses éléments se sédentarisent (deviennent des Peul villageois) ou se réagrègent à d'autres groupes lignagers de Peul de brousse en abandonnant leur nom pour prendre celui du lignage où ils entrent et, avec ce nom, la mémoire de ce groupe. Faute de documents, l'observateur est doublement abusé : il admet, sans la soumettre à l'épreuve de la contradiction, la doctrine peul de la filiation patrilinéaire continue. Et il prend le nom pour la chose, et les appellations lignagères pour des arbres généalogiques certifiés exacts. Les Peul sont très conscients de ces ruptures, de ces dispersions et de ces greffes qui, tout en conférant à leur culture son dynamisme et son mystère, dérangent l'image pleine, fermée, inentamée qu'ils voudraient avoir d'eux-mêmes.

Si, originellement, rien ne s'oppose à ce que la *barka* dérive de la baraka et que leurs champs se confondent chez des Peul villageois à forte pratique islamique, les Peul de brousse — c'est-à-dire les Peul « à vaches », les Peul « nomades », les Peul « transhumants », etc., tous les Peul dont les représentations s'organisent d'abord autour de la vache, et secondairement, ou même pas du tout, autour du Coran — adoptent une conception de la *barka* moins tributaire de la personne du Prophète ou de toute autre source de pouvoir prétendument sanctionnée par Dieu. Ce faisant, ils mettent l'islam entre parenthèses et, rendant son autonomie au flux bénéfique de la *barka*, ils en retrouvent une idée comparable à celle qu'en pouvaient avoir les Arabes d'avant l'hégire.

L'islam n'a pas « inventé » la baraka, il l'a trouvée déjà là et s'est contenté, avec l'assurance de toutes les religions révélées, de l'annexer à Dieu. Il l'a ainsi coupée d'un sacré biologique d'origine, qui la faisait jaillir d'innombrables sources bien localisées, pour la rattacher à un sacré de révélation qui lui assigne une source unique mais non localisable. Immanence de la baraka d'avant l'islam, transcendance de la baraka musulmane, avec comme conséquence pour cette dernière son caractère flottant et vague.

CHELHOD fait un rapprochement entre le verbe arabe *baraka*, qui désigne l'action de « s'agenouiller, en parlant exclusivement des chameaux » et « sa métathèse *rakiba*, qui signifie se hisser sur une monture et, au sens fort, saillir, s'accoupler ». D'après lui, « la position accroupie devient ainsi celle de l'acte sexuel. Il y aurait ainsi une liaison entre le genou et l'idée de procréation. La baraka serait étymologiquement la force fécondante du père qu'il communique à ses enfants en les bénissant, c'est-à-dire en les prenant sur ses

genoux, reconnaissant du fait même sa paternité et accordant sa protection» (17).

Il me semble qu'on peut légitimement aller beaucoup plus loin dans la voie ouverte par CHELHOD, et affirmer que la *baraka* est un masque de ce qui est valorisé dans le coït camelin. Sans être moi-même arabisant, je sais que les métathèses du genre de celle qu'il signale (brk → rkb) sont courantes entre les racines arabes, qu'elles ne peuvent donc servir de fondement pertinent à une association même si elles peuvent la suggérer. Par contre, si le verbe arabe *baraka* désigne pour un chameau l'action de s'agenouiller du devant puis de s'accroupir pour « baraquier », alors le verbe *rakiba* désigne deux actions étroitement solidaires de celle-ci, se hisser sur un chameau préalablement baraqué (en parlant d'un homme); et « monter » une chamelle (en parlant d'un chameau). Il se trouve en effet que la position « baraquée » est la position d'accouplement pour la chamelle. La position intermédiaire (pattes de devant agenouillées) est également favorable à une bonne présentation. Il n'en reste pas moins que, pour les chameaux, la possibilité d'un accouplement aisé semble bien liée au « baraquement » de la femelle.

Je crois donc qu'on peut outrepasser la liaison prudente que CHELHOD établit entre « le genou et l'idée de procréation » — qu'il justifie en produisant de façon un peu forcée l'image du père communiquant sa *baraka* à ses enfants « en les prenant sur ses genoux » —, pour proposer que le mot arabe *baraka*, quand il s'applique à la force mystérieuse dont nous parlons, ne soit qu'un masque du mot arabe *rakiba*, action complexe dont il représente seulement la séquence initiale et banale mais qu'il évoque dans son accomplissement, tout comme dans ces chefs-d'œuvre de convention que sont les films américains d'avant-guerre le geste d'éteindre une lampe au chevet de deux personnes couchées dans un même lit suggère une autre sorte d'action qui la suit et qu'on ne peut voir puisque la lumière est éteinte.

La *baraka* est un euphémisme pour une action beaucoup plus importante que celle de s'accroupir ou de s'agenouiller (18). Et parce que le chameau est l'animal favori des Bédouins et le miroir de leur vie dans le désert, la *baraka* en vient à refléter la puissance sexuelle dans ce qu'elle a de plus créateur et de plus profus. C'est la

(17) CHELHOD (J.), 1964, p. 60, note 2.

(18) La faveur extraordinaire dont jouit dans l'art décoratif d'inspiration islamique la lettre arabe *wau* (و) et ses succédanés (dans l'art populaire peul : accents, crochets, spirales) s'éclaire si on rapproche sa forme de celle de la verge du chameau, organe doué d'une particularité assez rare : il sort vers l'arrière-train avant de se recourber vers l'avant comme un hameçon ou une épingle à nourrice.

Vie, irrépressible, organique, indifférente au « bien » ou au « mal », et partant, si aisément étouffée par les interdits de la culture (19).



Cependant, au cours de cette enquête, je me gardais bien de trop penser à la baraka islamique pour préserver mes chances de trouver sa forme peul. Des entretiens que j'avais avec des Peul de brousse, il ressortait peu à peu que les individus réputés avoir de la *barka* étaient ceux qui parvenaient à préserver un équilibre harmonieux dans le développement conjoint du groupe humain, la famille, et du groupe animal, le troupeau. C'est en effet dans leur déséquilibre, soit dans un sens, soit dans l'autre, que les Peul voient un manque de *barka* qui affecte le chef du campement, et à travers lui, sa famille et son troupeau. Trop de gens pour trop peu de vaches, ou trop peu de gens pour trop de vaches, voilà un défaut de *barka* qui entraîne les membres du groupe familial vers la sédentarisation.

En témoignent ces propos de *Djâfoun* de l'Adamaoua, des pasteurs dont le mode de vie se place à la charnière du monde des Peul de brousse et des Peul villageois. Ils évoquent un équilibre des choses assez étranger à la fortune qui découle de la bénédiction d'Allah.

À un *ar'do* de Banyo, *al hadji* de surcroît (20), je citai en exemple son voisin, un vieillard encore alerte et le plus gros propriétaire de bétail de la région. « Par exemple, Wajiri X., diriez-vous qu'il a de la *barka*? » Cette question l'étonna beaucoup. « Est-ce qu'il n'est pas vieux et abandonné aujourd'hui ! Est-ce que toutes ses épouses ne sont pas retournées dans leur famille ! Il a si mauvais caractère que, seul, un de ses petits-fils a bien voulu rester près de lui. Pour s'occuper de ses troupeaux, il doit engager des bergers qui le volent sans qu'il puisse les confondre. Où est sa *barka*, là-dedans? ». À un homme d'une trentaine d'années qui parasitait cyniquement un oncle paternel après avoir « mangé » son propre troupeau, je demandai : « Votre oncle, l'ardo Y., il a été autrefois choisi par l'administration pour être « délégué ». Il a eu sept fils dont cinq sont encore en vie, et ses troupeaux paissaient du Bamenda au Mbabo. Diriez-vous qu'il a de la *barka*? ». Il s'exclama : « Et où en est-il à cette heure ? Ici, avec seulement un petit troupeau dont je m'occupe comme un esclave. Il a acheté le *laamu* (le pouvoir), et le *laamu* l'a mangé. Aujourd'hui, il doit cultiver un champ de courges pour manger une fois par jour ! La nuit, il y monte la garde de peur que

(19) Cette baraka-là est très proche de la libido freudienne.

(20) *ar'do*, chef de campement important. *al hadji*, forme peul de l'arabe *el hadj*, qui a fait le voyage à La Mecque.

les vaches des *huya'en* (les Peul villageois) ne viennent le brouter malgré les barbelés dont il l'a entouré (21). S'il a eu de la *barka*, où est-elle maintenant? ». Et à un ardo de la région de Meiganga, après qu'il avait reconduit pendant une heure un gras môdibbo (22) de passage dans son campement, qui s'en retournait à cheval, flanqué de deux génisses-cadeaux, laissant derrière lui de nombreux flacons remplis d'un liquide noirâtre résultant du lavage des planchettes coraniques à l'eau miellée, je demandai : « Si la *barka* c'est les vaches, est-ce que cette aumône ne diminue pas votre troupeau? — Qui sait ce qui peut arriver demain ! Si Al Hadji X. était parti les mains vides, qui peut dire si les miennes ne se seraient pas également vidées! ».

Dans ces confidences provoquées, la *barka* évoque bien la bénédiction, mais plutôt comme absence de malédiction, sacrifice d'une partie pour préserver le reste ; le pouvoir, mais seulement s'il ne vous « mange » pas ; les vaches, mais à condition que vos propres fils les pacagent...



Et le *barkehi*? Les Peul allaient-ils me dire à son propos ce qu'ils voulaient taire de la *barka*? Quelque variées qu'elles fussent, mes questions recevaient toujours la même réponse et tout ce que je pouvais tirer des informateurs les plus qualifiés (sagesse et âge vont-ils toujours ensemble?) tenait dans cette tautologie. « Pourquoi appelez-vous cet arbre « arbre de *barka* »? — Nous appelons cet arbre ainsi parce qu'il apporte la *barka* — Mais pourquoi? — Parce qu'il s'appelle « arbre de *barka* ». On s'est réveillé, on a trouvé ça comme ça! » Si je revenais à la charge, mon interlocuteur se repliait sur la position de l'utilité : le *barkehi* est le plus utile des arbres car on se sert de toutes ses parties.

Mon impatience était telle de buter constamment sur ces apparentes inepties et mon insistance si déplacée que je m'étonnais presque de ne rencontrer personne qui, pour se débarrasser de moi, me raconte ou m'invente un mythe de fondation du *barkehi*, en rattachant par exemple ses éminentes propriétés à la personnalité mythogène du Shehou.

Le Shehou Ousmanou est le fondateur de l'empire peul de Sokoto au début du XIX^e siècle. À force d'être évoqué, le saint homme est devenu un personnage de légende sur lequel les Peul orientaux

(21) Ce qui est effectivement le monde à l'envers.

(22) Un môdibbo est un lettré musulman consacré par ses pairs et une communauté locale de croyants.

fondent commodément les pratiques les moins susceptibles d'avoir retenu son attention comme le *soro djâfoun* ou certains modes d'évitement de la sorcellerie. On pourrait très facilement concevoir une anecdote qui mette en scène le Shehou et un arbre, ce dernier acquérant par contact avec la sainteté de l'émir le pouvoir pour toute sa famille d'arbres de transmettre la *barka*, commodément, à toute la brousse.

Le fait que mes questions pressantes aient échoué à susciter ce genre d'invention pouvait s'expliquer par la conviction des Peul que la qualification du *barkehi* est plus ancienne et son aire de répartition plus étendue que le royaume de Sokoto ; que la légitimité de ses propriétés barkafères se perd dans la nuit des temps ; et surtout, que son appellation « va de soi ». Or, dans la culture, toute question un peu insistante finit par buter sur le blindage du réel. Sous ces choses qui « vont de soi », l'observateur comme l'enfant trouve toujours, plus ou moins proche mais irréductible, un substrat biologique. Qu'est-ce qui pouvait dans le *barkehi*, et à la différence des autres arbres, renvoyer pour un Peul à la nature des choses ?



Les enfants me donnèrent deux pistes. « Qu'est-ce qui est court, avec des amulettes ? » Les devinettes peul enfantines comportent souvent, comme chez nous, deux réponses : l'une, obscène, qui est le vrai motif de la devinette ; et l'autre, conventionnelle et un peu forcée, que l'on fournit aux adultes respectables, qui est souvent la seule que l'enfant ose dire ou se dire et la seule dont il se souviendra à l'âge adulte. Cette devinette-là est tellement populaire qu'elle échappe à la censure et que tout le monde en connaît les deux réponses. « Le court avec des amulettes » (23) : la réponse obscène est celle que l'on devine, l'autre est le *barkehi*. La forme pataude de l'arbre est évoquée par « le court » et « les amulettes » sont une métaphore des longues gousses fauves et pendantes qui renferment les graines et se détachent en sombre sur le feuillage plus clair.

C'est ainsi que sous le couvert d'une devinette anodine, les Peul peuvent révéler qu'ils établissent une association entre le *barkehi* et la virilité. Comme la plupart des cultures, la culture peul associe volontiers arbre et pénis érigé. Pour désigner ce dernier, les Peul usent par exemple d'une métaphore courante, « l'arbre du lignage » (24). La surprise vient plutôt ici de ce que la réponse conventionnelle ne choisit pas un arbre impressionnant et pour tout

(23) *Dammu'do mo layaaji*.

(24) *Leggal lenyol*.

dire « phallique » comme le baobab, mais un arbuste aux formes incertaines et peu glorieuses comme le *barkehi*. L'énoncé du rébus ne retient dans le pénis que sa qualité d'être le plus court des membres, suggérant par là qu'il est d'un autre genre (25) ; et dans le *barkehi*, d'être généralement plus court que la grande masse des autres arbres, mais aussi d'un autre genre, arbre de *barka* (26). Voilà pourquoi la culture peul choisit le *barkehi* comme masque du membre court.

Je dois la deuxième piste à un souvenir d'enfance de mon assistant peul. Comme je passais en revue avec lui tous les éléments du *barkehi* susceptibles de provoquer des associations, j'en dessinaï une feuille et il me raconta qu'enfant, lui aussi avec ses petits camarades dessinait des formes semblables sur les bancs de sable de la rivière. En pouffant de rire, ils appelaient ces graffitis *pappata*. Le dessin qu'il m'en fit était assez semblable. Il représentait, centré autour d'un point, notre image conventionnelle du cœur. *pappata*, dans l'argot peul enfantin de Garoua, c'est le « zizi » des filles (27) et la trace qui s'imprime dans le sable quand elles s'asseoient après la baignade. Allais-je me rendre à cette évidence ? Si le dessin des petits garçons peul n'avait pas la pointe échancrée de la feuille de *barkehi*, celle-ci, avec ses deux lobes arrondis, n'en fournissait pas moins un schéma très convenable du verger de Cypris.

Ce n'est jamais sans agacement qu'on se voit ramené encore ! et comme malgré soi à ces courts-circuits symboliques inévitables, vulve, pénis, qui ne rendront jamais compte de toute la belle ouvrage que la culture plaque sur le réel indifférent. J'étais convoqué, par les deux voies possibles, au pied du même mur, celui de la sexualité. Et la façon vague, pressante, dont les Peul parlent de la *barka* s'en aurait pu accommoder. Je n'avais plus qu'à extraire de ma collection d'occurrences celles qui pourraient être interprétées dans le sens d'une confirmation de la virilité ou de la féminité, et je tenais une thèse très présentable : la *barka* peul rejoignant la baraka pré-islamique dans une décharge de semence et d'enfance. Mais qu'est-ce qui ne relève, à la fin des fins, de la différence des sexes dans une société, et quelle pertinence peut conserver encore le dua-

- (25) En français et pour la même raison, court et courtaud sont des sobriquets du pénis. Voir GUIRAUD (P.), 1978, p. 256.
- (26) Les enfants peul qui ont oublié la « bonne » réponse vous citent volontiers d'autres arbres que le *barkehi*, jugeant qu'ils sont tout aussi courts avec des amulettes. Par exemple, *dukuuhi ladde* (*Annona senegalensis* Pers., Annonacées) dont les feuilles oblongues, quand elles sont jeunes, présentent une pliure analogue à celle des jeunes feuilles du *barkehi*.
- (27) Ainsi s'éclaire le dessin stéréotypé du cœur percé d'une flèche par lequel nos amoureux confient aux troncs de la forêt de Fontainebleau le désir ou l'aveu de leur intime conjonction.

lisme sexualisé à force de vouloir servir de commencement à tout ! Je ne refusais pas de me rendre à ces évidences mais je voulais voir auparavant ce qu'il y avait en delà d'elles.



Et d'abord, qu'en était-il de l'utilité du *barkehi* ? L'appréciation du caractère utilitaire d'un objet inconnu dans sa propre culture est très délicate pour un observateur étranger. Car rien n'est moins naturel que l'adéquation à telle fin de tel matériau. Pour ajouter à la confusion, nous feignons de croire qu'on peut distribuer l'utilité de quelque chose en deux catégories d'usages. D'un côté, des opérations « sacrées », dont la signification échappe parfois aux opérateurs eux-mêmes, où la présence brute de tel matériau, et non d'un autre, est nécessaire parce qu'il a été décidé une fois pour toutes qu'il représenterait quelque chose à quoi on attribue une haute valeur : opérations religieuses, mais aussi opérations de prestige, de convenance sociale, dirions-nous, quand, dans nos sociétés, elles quittent le domaine de la religion pour celui de la politique ou des mondanités ; opérations magiques, rituelles, comme nous aimons à dire et avec quelle condescendance ! quand nous parlons de sociétés moins différenciées. Et d'un autre côté, des opérations « profanes » dont la finalité est d'ordre instrumental ou organique et n'échappe donc à personne, mais où l'on peut remplacer tel matériau par tel autre selon qu'il est plus adéquat ou plus immédiatement disponible.

Il se trouve cependant que ces deux catégories d'usages, loin de se distinguer, s'enchevêtrent dans une relation dialectique inextricable qui fait que nécessité et interchangeabilité ne sont pas toujours du côté du sacré et du profane. De façon très quotidienne et profane, on consomme un aliment de préférence à un autre parce qu'il est chargé, en plus, d'une valeur symbolique. Et on préférera dépérir à côté de ressources alimentaires précieuses dont l'absorption est interdite ou non prévue par la culture. Inversement, pour telle opération sacrée, l'urgence ou la pénurie font que le matériau traditionnel et irremplaçable du rite peut être remplacé par un autre chargé de le signifier. La séparation du sacré et du profane semble aisée à opérer du dehors, mais comme les usages magiques et instrumentaux sont en constant échange, toute distinction de cet ordre paraît vite artificielle aux membres de la culture concernée. Nous serions bien en peine de démêler ce qui revient aux convenances ou aux besoins en nous penchant sur l'utilité de la cravate, du champagne, du talon aiguille, ou du cuivre dans la grande cuisine.

Le *barkehi* met à rude épreuve notre opposition rhétorique sacré/profane. Voilà un arbre incontestablement sacré de par son nom.

Mais en même temps très profane. Pas de culte ni de culture, pas de précautions particulières à prendre pour en prélever les parties, pas de coupe-coupe spécial, pas de dates réservées non plus (28), rien qui rappelle la pompe de nos druides s'en allant couper le gui l'an neuf avec une faucille d'or. On applique seulement au *barkehi* les principes généraux de la cueillette, les parties aériennes tôt le matin, les parties souterraines le soir, ce qui correspond à leur richesse maximum en sucs. Et on n'a pour les parties prélevées que les égards très ordinaires qu'on aurait pour tout matériau mis de côté dans l'attente d'un service déterminé. Celui-ci une fois rendu, on les abandonne sans précaution spéciale. Sans ces précautions qu'on prend par exemple pour soustraire au travail de la sorcellerie des objets qui participent plus ou moins de soi-même.

Au vu de leurs affaires sinon à leurs dires — les Peul ne disent jamais rien qui ne soit déjà dans votre parole —, le *barkehi* possède une efficacité certaine. Était-il possible, pour trouver un pont entre la *barka* et l'arbre, de séparer dans les pratiques où le *barkehi* intervenait ce qui était dû au sacré de la *barka* de ce qui n'était dû qu'au nom de l'arbre? Autrement dit, pouvait-on mettre en opposition deux sortes de pratiques : des pratiques symboliques où la présence de l'arbre est nécessaire, irremplaçable, parce qu'il signifie quelque chose qu'il est seul à signifier ; et des pratiques plus prosaïques où l'on pourrait parfaitement s'en passer, mais où il intervient de préférence à d'autres arbres, tout aussi appropriés ou même davantage, par une faveur qui n'est due qu'à son rôle dans les pratiques symboliques? Ainsi, dans les occasions où je n'aurais pas compris pourquoi les Peul tenaient tant à employer cet arbre, j'aurais eu affaire à du symbolique. Et à du prosaïque quand je pensais comprendre pourquoi ils l'utilisaient alors même qu'ils auraient pu s'en passer.

Chez les Peul de brousse, quand un taureau est égorgé à l'occasion d'une donation du nom, on le terrasse auparavant sur un lit de feuillage. Du *barkehi* quand ces arbres sont à proximité, sinon des branches de n'importe quoi font aussi bien l'affaire sauf si l'enfant est le premier fils d'un ardo important. Chez les Peul villageois, les malloums confectionnent souvent leur encre avec des charbons pilés de bois de *barkehi*. Les écoliers qui s'aviseraient d'en renverser sont sévèrement battus. Mais les maîtres reconnaissent que d'autres bois, voire tout simplement la suie d'une marmite, fournissent une encre également acceptable.

Par contre, quand des Peuls de brousse s'accroûpissent pour faire le

(28) À moins que ce ne soit pour des « médicaments » très spéciaux pour lesquels on tient compte de la date lunaire en regard du résultat escompté et non de l'arbre lui-même.

do'a (29) et qu'en signe d'imploration ils tendent leurs paumes vers le ciel pour y recevoir la bénédiction qu'ils essuieront sur leurs joues, ils placent dans leurs mains en coupe des feuilles de *barkehi*, et à ma connaissance, jamais les feuilles d'un autre arbre. Plus près du Livre, les Peul villageois tendent leurs mains nues. Quand une femme peul a accouché, le premier souci de celles qui l'assistent est d'aller cueillir des feuilles de *barkehi*, particulièrement les feuilles jeunes encore fermées, les « langues ». On les fait cuire, on les pile. Avec cette purée, on masse l'abdomen de l'accouchée pour qu'il se « referme » et retrouve son élasticité. Avec le bouillon, la mère se lave pendant au moins une semaine pour se « purifier ». On ne se sert pas d'un autre arbre à cet effet.

Cependant, je m'aperçus vite que cette analyse était arbitraire. C'était moi qui séparais, classais, isolais, non les Peul. Même quand il s'agit du sacré, la culture se montre infiniment plus souple que l'esprit obsessionnel du chercheur qui veut la forcer. Je trouverai toujours des exceptions à telle situation où j'avais cru nécessaire la présence du *barkehi* et je ne pouvais attendre d'un classement de cette sorte qu'il isole pour moi des faits purement « magiques ». Je me tournai de l'autre côté et décidai d'apprécier « l'utilité » de l'arbre. Ainsi l'intelligence vient nous aider à oublier quand nous échouons à comprendre la valeur que nous-mêmes ou d'autres attachons à des objets : nous rationalisons. Si l'or est partout le métal le plus précieux, est-ce parce qu'il est inaltérable ou qu'il nous fait penser à un éclat de soleil ? Peut-être le *barkehi* possédait-il des capacités naturelles extraordinaires d'ordre mécanique ou pharmacodynamique qui me permettraient de me passer d'un éventuel recours à la « magie », un domaine où nous ne sommes jamais à l'aise.



L'ouvrage de DALZIEL me fournit le point de vue du chimiste. « Selon THOMS (1909), l'analyse de l'écorce montre qu'elle est riche en tanin, avec des traces d'un alcaloïde (?). L'écorce des rameaux les plus petits contient plus de 20 % de tanin, celle des racines et des plus grosses branches jusqu'à 18 %, les gousses immatures moins encore et d'autant moins qu'elles vont vers la maturité (30) ».

Le *barkehi* apparaît donc à l'œil objectif du pharmacologue comme un vulnérable : il est doté d'un réel pouvoir de « refermer ». Les Peul et d'autres populations qui vivent dans son aire de répartition ont

(29) Bénédiction islamique demandée à Allah par plusieurs croyants rassemblés aux occasions les plus diverses.

(30) DALZIEL (J. M.), 1955, p. 175.

éprouvé depuis longtemps son astringence. Ils confectionnent des emplâtres avec de jeunes rameaux pilés qu'ils appliquent sur les blessures et les ulcères, y compris ceux provoqués par la lèpre et autrefois la petite vérole. Quand ils ont mal à la poitrine, ils se bourrent dans la bouche en guise de pectoral des chiques d'écorce et de jeunes feuilles qu'ils mâchent longuement pour expectorer. Avec des infusions de jeunes feuilles, d'écorces et de racines, ils lavent les plaies et les coupures, surtout celles de la circoncision. La même décoction, très amère, sert encore à se faire des bains de bouche, et pour la prophylaxie des caries dentaires, sa réputation égale celle de l'urine de taureau, un autre médicament drastique employé dans le même but (Peul villageois, Ngaoundéré). C'est dire la force de ce liquide qu'on absorbera aussi quand on a des migraines ou de la dysenterie. La même potion sert encore en cas d'attaque de paludisme. Du côté du troupeau, on la fait avaler de force aux veaux qui ont la jaunisse. Et son amertume est telle que les Peul n'hésitent pas à l'ingurgiter pour dégoûter un éventuel sorcier de manger leur double.

Seulement voilà, les plantes tanniques sont nombreuses dans l'aire du *barkehi* à lui faire concurrence. Et les Peul y recourent sans balancer pour des usages très voisins de ceux que je viens d'énumérer. Même l'astringence des racines et des parties jeunes du *barkehi* ne suffit pas à rendre compte d'une multitude d'usages peul où l'on ne cherche pas à concentrer ou à extraire le tanin qu'elles renferment. Il n'est d'ailleurs pas de partie de l'arbre qui ne soit utilisée par les Peul : écorce, jeunes feuilles, feuilles adultes, branches, petits rameaux et brindilles, bois proprement dit, racines, fleurs, gousses et fruits, et jusqu'à son « gui ».

Les arbres africains sont souvent parasités par d'autres plantes, spécifiques de chaque arbre, qui se fixent sur eux à partir d'une graine apportée par le vent ou une fiente d'oiseau, et se nourrissent de leur sève par des suçoirs. Il faut alors s'approcher de l'arbre pour s'apercevoir qu'il a un double feuillage. Les Peul ont toujours été frappés par ces couplages singuliers (31) du monde végétal qui leur rappellent leur propre vie sociale. Ils nomment ces plantes *yeutere* (32) de tel arbre, sans donner à ce mot la désinence d'un arbre

(31) Au contraire du botaniste qui ne leur accorde qu'une attention distraite en les regroupant dans la vague famille des Loranthacées.

(32) Pluriel *yeute*, de *yeuta*, faire la conversation à quelqu'un. TAYLOR (F. W.), 1932, donne *youtere* (pl. *youte*) et DALZIEL (J. M.), 1935, *yore* (pl. *jo'e*), ce qui le ferait dériver de *youta*, enlever, détruire (*youtere*, celui qui pompe). Pour ma part, je n'ai jamais entendu dans l'Adamaoua et le Nord-Cameroun que *yeutere*. LACROIX (P.-F.), 1968, à propos de la classe A3-A18, dit très bien que *yeutere* désigne métaphoriquement « celui qui s'accroche à vous, qui s'incruste, qui vous rase, celui dont on ne parvient pas à se débarrasser, mais qui sert aussi votre prestige, car les pauvres n'ont pas de parasites ».

mais celle d'un individu un peu spécial, qui vous ferait la conversation en permanence. Un Peul villageois, rentrant chez lui et trouvant dans son *jauleero* (33) un sempiternel visiteur, me dit en apparté *yeuter'am!*, c'est mon *yeutere!* Dans le domaine « médicamenteux », qui est le domaine poétique des charmes où n'importe qui peut réaliser ces composés de matière et de pensée que sont les talismans, chaque *yeutere* reçoit une application harmonique de son arbre-support que le créateur oriente à sa guise d'une façon quasi arithmétique. Le « *gui* » du *barkehi* n'échappe évidemment pas à ces emplois.

« Quand je pars en voyage, me confie un jeune Peul de Béka Hoséré, j'ai toujours sur moi un *yeutere* de *barkehi* pour ne pas avoir faim en cours de route et trouver de la nourriture dans les villages où je m'arrête. C'est un secret que m'a donné un marabout, ça marche très bien mais je ne peux pas vous dire pourquoi parce que ce n'est pas moi qui l'ai trouvé ». Avoir sur soi un hôte de l'arbre de *barka* incline les autres à vous offrir leur hospitalité. En opposition de signe, se débarrasser du *yeutere* du *barkehi* extirpe de votre corps des hôtes indésirables. Par exemple, voici une recette pour soigner la lèpre selon un Peul villageois de Gashiga : on fait sécher le bois de *yeutere* de *barkehi*, on le pile et on fait bouillir cette farine avec un pied de vache. Le malade boit ce jus, il a la diarrhée. Les œufs de la lèpre sortent de son corps avec cette diarrhée et les taches de sa peau disparaissent (34). Parfois, c'est en sa qualité de double de l'arbre de *barka* que le *yeutere* agit en offrant un bouclier spécialisé à ceux qui opèrent précisément sur les doubles. Une fille peul de Bibémi m'explique que « le *yeutere* d'un arbre est une branche qui n'a pas les mêmes feuilles que le vrai. Si on enterre devant l'entrée d'une case un *yeutere* de *barkehi*, il empêchera les sorciers d'entrer ».

Les Peul exploitent même des parties imaginaires du *barkehi*, comme sa gomme. Aucun des *barkehi* que j'ai croisés n'en exsudait et je n'ai jamais rencontré de Peul qui en ait détaché lui-même, mais ils connaissaient quelqu'un qui... J'en induis que, contrairement à de nombreux arbres africains, le *barkehi* n'exsude pas de gomme jusqu'à preuve du contraire (35). C'est dommage parce que la pos-

(33) Case-vestibule du sâré peul qui commande l'entrée de l'enclos des cases privées. En principe, ouverte à tout le monde.

(34) À noter que le pied de vache bouilli, qu'on trouve aisément sur tous les marchés, est l'équivalent dans la médecine peul du clystère du grand siècle. C'est le laxatif par excellence, et combiné ici avec le *yeutere* du *barkehi*, il accède au rang de dépuratif.

(35) DALZIEL (J. M.), 1955, note pourtant p. 175 : « L'écorce exsude une gomme, et d'après le folklore indigène, en mâchant de l'une ou de l'autre, on obtient des effets favorables. Considérée comme porte-bonheur, cette gomme entre dans la composition de certaines prescriptions magiques ».

session de cette gomme, si rare qu'on ne l'a jamais vue soi-même, conférerait à son détenteur une *barka* extraordinaire, mirage aussi proche que l'oiseau sur la queue duquel on vous conseille de déposer un peu de sel pour l'attraper. Dans la région de Maroua, un malloum peul m'a confectionné une amulette avec, disait-il, de la gomme de *barkehi*. Il m'a recommandé de la porter constamment sur moi, dans ma poche, et de la toucher souvent. « Comme ça, me dit-il, la *barka* te collera à la main ». Un jour, j'ai ouvert l'enveloppe de cuir de l'amulette dont les coutures commençaient à se défaire. Je n'y ai pas trouvé de résine mais quelques débris d'écorce, probablement de *barkehi*, preuve que ce malloum était honnête car c'est de l'écorce que sort la gomme.

Les Peul de Garoua racontent qu'un grand *barkehi* poussait depuis toujours au milieu de la Bénoué, à l'endroit du pont qui l'enjambe aujourd'hui. Quand au début du siècle les Allemands investirent la ville, ils traversèrent le fleuve en pirogue, et au passage, le commandant du détachement détacha du tronc du *barkehi* une perle de gomme qui s'y était formée à l'insu des Peul. À partir de ce moment, toutes ses entreprises réussirent et celles des Peul échouèrent. Ils durent s'incliner devant ce suzerain d'un nouveau genre. Quant à l'arbre, il dépérit. La crue suivante l'emporta.



D'un point de vue mécanique, et pour ne nous en tenir qu'aux parties bien réelles de l'arbre, le *barkehi* ne présente qu'un intérêt médiocre. On se sert bien de son écorce, grossièrement tordue, pour lier le tout-venant, du fagot de fascines glanées en brousse aux gaules d'un abri improvisé. C'est même avec cette fibre, guère solide pourtant et qui casse en saison sèche, que les pasteurs tressent volontiers, les hommes des cordes à veaux, et les femmes des tapis de sol (36). Mais on sent bien que c'est davantage un matériau sentimental, de complaisance, car il ne remplit son office que d'une façon tout juste passable. Simplement, on aime bien le *barkehi*. Alors c'est son bois qu'on brûle de préférence, quand on y pense et qu'on en trouve, c'est lui qu'on jette à profusion dans le feu du bétail. « Souvent, quand je vais chercher du lait le matin dans le troupeau de Wadjiri, le plus grand propriétaire de vaches du village, je trouve un petit feu au milieu du corral avec les vaches autour. Des feuilles mortes et des branchettes de *barkehi* brûlent en

(36) Mais on lui préfère pour les cordes l'écorce de *bo'bori* (*Sterculia setigera* Del.) ou de baobab, et pour les *da'd'di* (tapis de sol), l'écorce battue de *parohi* pratiquement inusable (*Lannea acida* A. Rich., Anacardiacees).

dégageant une fumée blanche qui plane sur le troupeau » raconte une petite fille de Banyo.

D'un point de vue strictement alimentaire, pas de consommation humaine. Le sel est aujourd'hui une denrée peu coûteuse. Autrefois, il arrivait qu'on le remplace par de la cendre obtenue en brûlant les fruits du *barkehi*. Et peu de consommation animale. En saison sèche, les bergers gaulent parfois les fruits mûrs pour les vaches qui acceptent aussi d'en croquer les gousses mais dédaignent les feuilles.

Il serait vain de croire qu'on peut épuiser tous les emplois possibles du *barkehi* dans l'énumération inépuisable de ce qu'on a pu observer ou se faire dire chez tel ou tel groupe de Peul. À la mort d'une personne disparaissent avec elle quelques-unes de ces recettes poétiques où, par une délicate combinatoire des matériaux les plus hétéroclites, elle avait, sa vie durant, associé des idées pour forcer le monde à entrer dans ses vues. Je remarquai cependant que chaque nouvelle mise en jeu du *barkehi* renforçait la distorsion entre la multiplicité des usages auxquels les Peul soumettent cet arbre, et les caractéristiques banales qui ressortent de son observation matérielle. Mise à part cette contradiction qui indiquait clairement que cet arbre « marqué » était un des lieux où se rassemblaient des forces symboliques, j'échouais toujours à comprendre pourquoi l'arbre de *barka* se nommait ainsi, et je n'avais guère dissipé l'ombre qui entourait la notion même de *barka*.

Il me restait à explorer un dernier domaine d'utilisation du *barkehi* que j'espérais prometteur puisqu'il s'agit du troupeau. Le *barkehi* n'est pas un ingrédient qu'on va chercher dans un but précis, il y en a toujours dans un campement peul, des gousses pleines de graines, des bouts d'écorce, des branches avec leurs feuilles, des paquets de racines soigneusement liés. À ce degré de familiarité, on ne dose plus, on baigne ! Dans une vieille marmite infusent des feuilles, des racines, interminablement. Au fur et à mesure des besoins, on en prend une louche et on y rajoute des feuilles fraîches. Les femmes nettoient les calebasses à traire avec ce liquide noirâtre, ou plus simplement, elles placent dans le récipient au moment qu'elles vont traire quelques feuilles de *barkehi*. Ces pratiques sont censées augmenter considérablement la production journalière du lait, le rendre plus crémeux, plus délectable (37). À qui objecterait qu'on n'a jamais vu de rivière remonter vers sa source, je conseille d'observer comment s'y prend un chef de campement de Peul de brousse pour accroître la fertilité de son troupeau. Au fait, lactation ou bien fertilité ? Bien malin qui saurait dire ce qu'un pasteur cherche à favoriser. De toutes façons, il s'agit de vaches et le lait vient avec les veaux.

(37) Il faut se souvenir que le régal des Peul de brousse, et le regret des Peul villageois, est de boire le lait bourru, sitôt tiré, encore tiède de la chaleur des mamelles.

Un ardo *djâfoun*, sur les hauteurs de Mbabo, prend quelques poignées de gousses d'arachide, les décortique et les examine. Certaines d'entre elles ont au moins trois graines. De celles-là, il prélève une graine qu'il met de côté et rejette les autres (choix d'un représentant des gousses pleines, rejet des gousses stériles d'une légumineuse particulièrement prolifique). Dans un mortier, il verse dix graines d'arachide ainsi sélectionnées (dix est un nombre saturé pour les Peul, par lequel ils expriment de façon commode le plus grand nombre possible). Il y jette aussi dix larves d'abeilles de terre (les larves sont les « veaux » des abeilles et les abeilles sont farouches et attaquent tout ce qui les menace, ainsi le troupeau ne se laissera pas approcher). Il rajoute des fleurs de *barkehi* (beaucoup de fleurs très jolies sur le *barkehi*, et puis c'est le *barkehi* : pour la beauté des robes et la *barka*), des graines de *rima-jogohi* (*Crossopteryx Kotschyana*, beaucoup de graines sur cet arbre dont le nom peul signifie « je les conçois et je les garde » parce que ses gousses s'ouvrent difficilement : les vaches ne vèleront pas avant terme), et une grappe de *rima-becehi* (*Ficus capensis* Thumb., beaucoup de figes sur ce figuier sauvage à latex blanc comme du lait). Encore une poignée de chaumes rescapés des derniers feux de brousse (pour donner le bon exemple aux veaux, qu'ils rivalisent d'endurance). Et enfin, un peu de la paille restée accrochée tout en haut des arbres qui bordent la rivière (pour que le troupeau gonfle aussi vite que la crue).

Il donne le tout à piler à la jeune femme d'un de ses fils qui n'a pas encore d'enfant (c'est le seul moment, dans la vie d'une femme, où elle réside dans le campement « du côté des hommes » qui est aussi le côté du troupeau et pour une telle préparation, il ne faut pas mêler les genres comme il l'aurait fait en donnant à piler à son épouse résidant dans un abri « du côté des femmes ». Et un homme ne pile pas). Cela donne une espèce de pâte grise que l'ardo mélange à du « béton », *kindi* (c'est le lait jaune, épais et trouble d'une vache proche de son terme. Il a la réputation de « faire pousser » et sert d'excipient à de nombreux « médicaments » pour le troupeau). Le tout est remis à sécher puis broyé à la pierre par la jeune femme. L'ardo recueille cette poudre et la serre dans une petite gourde-calebasse. Le premier samedi de chaque mois lunaire (ce qui lui concilie la faveur des débuts d'une période lunaire et d'une période solaire), il verse un peu de cette poudre dans du lait et avale le tout.

Dans toutes les recettes de charmes pour le troupeau que j'ai pu recueillir, le *barkehi* est toujours présent par un quelconque de ses éléments quand c'est le propriétaire du troupeau qui l'absorbe, ce qui reste le mode d'administration le plus fréquent et certainement le plus pratique (38). Il manque parfois dans les compositions desti-

(38) Dans l'une de ses premières publications, DUPIRE (M.), 1957, répertoire 66 plantes.

nées à être absorbées par les animaux eux-mêmes. À un ardo qui tolérait que j'observe ses manipulations, dont le déroulement ne s'entoure d'ailleurs pas d'un secret excessif — ça n'intéresse les autres que si ça marche —, je demandai s'il procédait de la même manière quand un de ses enfants était malade et s'il s'administrerait lui-même la préparation médicamenteuse destinée à son fils. Cette question n'était pas plus absurde que toutes celles qu'un anthropologue se pose à lui-même à longueur de journée, mais tandis que j'en énonçais les mots, quelque chose se déclencha en moi et je commençai à entrevoir quel pourrait bien être le rôle du *barkehi* dans toutes ces affaires. L'ardo me répondit sur le ton modéré qu'on prend pour répéter une évidence à un distrait : « un Peul et son troupeau, c'est la même chose », *nagge be pullo fui gootel*.



En déclinant ce vieux poncif peul, l'ardo me rappelait que le destin d'un propriétaire de troupeau se confond à jamais avec celui de ses vaches et seulement pour un temps avec celui de son fils. Ainsi, tout ce qui lui arrivait retentissait sur son bétail, et s'il parvenait à accroître sa *barka*, c'est-à-dire à réussir dans ses entreprises familiales et sociales, la *barka* de son troupeau croîtrait en proportion. Je commençai à soupçonner aussi que le *barkehi* n'avait pas pour fonction d'apporter ou de renforcer cette *barka* comme je l'avais cru d'abord et de façon simplette sur la seule foi de son nom, ce qui revenait à d'autres corps, mais qu'il était un médiateur privilégié entre les Peul et leurs vaches, entre les vaches et leurs Peul. Lorsqu'un ardo avale un de ses breuvages poétiques, la présence dans sa composition d'un élément du *barkehi* lui confère le pouvoir de « faire passer » dans son troupeau les idées propres à favoriser sa *barka*, ces idées qu'il a personnellement tirées des matériaux de son environnement, ce que les animaux sont incapables de faire. Je faisais l'hypothèse que les feuilles de *barkehi* que les Peul de brousse placent dans leurs paumes quand ils font le *do'a*, à l'occasion de la présence parmi eux d'un malloum venu de la ville pour égorger le bélier d'une donation du nom, permettent le passage vers leur troupeau des grâces toutes bénéfiques que le ciel leur accorde. Inversement, la présence du *barkehi* dans tout ce qui allait du troupeau vers les hommes, lait, chair et sang des animaux sacrifiés et aussi des qualités comme la force d'un bœuf porteur, l'expérience d'une

Le *barkehi* est celle qui revient le plus souvent. Elle entre dans la composition de 9 recettes médicamenteuses sur les 93 citées. Sur ces 9 préparations, 4 sont à usage humain et les 5 autres sont destinées au troupeau.

vieille vache (39), la soif d'aventures d'un jeune taureau, favorisait le passage de la *barka* de l'animal vers celui qui en absorbait ou touchait une partie. Ainsi pourrait s'expliquer qu'on rince les calebasses à traire au jus de *barkehi* ou qu'on y place avant la traite deux ou trois feuilles, qu'on terrasse sur un lit de feuillage de *barkehi* le taureau ou le bœuf sacrifié en l'honneur d'une donation du nom importante quand, ce jour-là, cet animal est crédité d'une *barka* très forte (40), et que des feuilles de *barkehi* soient jetées au fond de ce trou qui se remplit du sang de l'animal égorgé où les invités plongent leurs paquets de charmes personnels.



Il restait à essayer de découvrir pourquoi cet arbre-médium jouissait de ce pouvoir extraordinaire. Persuadé que j'avais négligé des évidences, je descendis à nouveau dans cette mine de la culture peul que sont les ouvrages scrupuleux de Marguerite DUPIRE, mais je n'y trouvai aucune épithète gratifiant le *barkehi* qui n'eût pu être placée dans la bouche d'un Peul. Or j'avais déjà éprouvé que les Peul ne veulent rien en dire : « le *barkehi*, par similitude phonétique apporte la *barka*, c'est-à-dire la chance » — « des branches de *barkehi*, symbole de chance et de fécondité » — « le *barkehi*, plante porte-bonheur parce qu'elle ne se dessèche pas et que son nom évoque la santé et la chance » — « des feuilles de *barkehi* (*barka* = chance) » — « une branche de *barkehi* qui par homonymie doit leur porter chance » (41).

Je fis alors une enquête auprès d'une trentaine de collégiens peul (villageois) de l'Adamaoua et du Nord-Cameroun. Des vacances approchaient qui leur permettraient de rentrer dans leur famille. Je leur demandai de me rédiger un petit texte sur le *barkehi* après avoir écouté ce que leurs grands-parents voudraient bien leur en dire. Je reçus une quinzaine de réponses dont le dépouillement me confirma l'importance du *barkehi* dans tous les rituels ou « médicaments » peul. Toutes les parties étaient mises à contribution, racines, bois, écorce, graines, fruits et même gomme (chaque fois présentée comme très rare), mais particulièrement les feuilles. Ces petites

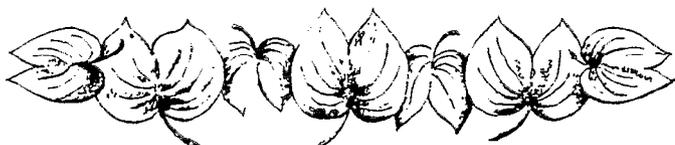
(39) Dans les troupeaux peul, c'est souvent une vieille vache, trop âgée pour avoir des veaux, qui mène et ramène le troupeau.

(40) Lors d'une donation du nom de ce genre, juste après qu'un énorme bœuf eut été égorgé, j'ai vu l'hôte de la cérémonie, un ardo très digne mais de constitution fragile, se précipiter vers le flanc de l'animal, se retourner, s'accroupir dans le feuillage, et là, se frotter longuement le dos à l'échine de l'animal en s'agrippant à son bâton. « C'était un très bon porteur, il n'avait pas de rhumatismes, lui! »

(41) DUPIRE (M.), 1962, pp. 105, 137, 231, 292 et 305.

rédactions s'appuyaient avec force sur la tautologie : *barkehi* parce que *barka*, *barka* parce que *barkehi*. « Le *barkehi* comme son nom l'indique est un arbre qui a du *barka*... Ce nom peut exprime une joie foubé car c'est le dérivé de *barka* que je peux peut-être traduire par prospérité... *Barkehi* vient du mot *barka*. Nous disons que le *barkehi* est un arbre du paradis. » En même temps, se dégageait une association apparemment fortuite mais répétée entre la vache et le *barkehi* : « Le *barkehi* représente en brousse comme le *naggué* (*nagge*, la vache) parmi les animaux... Rien n'est inutile chez une vache et rien n'est inutile dans un *barkehi*... Le *barkehi* est comme la vache car il n'y a rien en lui qui ne soit utilisable ».

Je décidai d'orienter mon regard vers ce qu'il pouvait y avoir de commun entre les feuilles du *barkehi* et les vaches. La réponse me vint un jour que j'arrivai dans un campement installé sur une terre argileuse : le sol piétiné par les vaches, au lieu de présenter comme d'habitude une superposition illisible de foulées, offrait en évidence les dernières empreintes très nettes laissées par leurs sabots. J'allai cueillir des feuilles de *barkehi* de tailles différentes et je les disposai dans les empreintes. Je constatai alors que la forme de la feuille bilobée du *barkehi* reproduit fidèlement l'empreinte d'un sabot de zébu (42).



Je proposai ce résultat à quelques Peul villageois que je connaissais bien. Ils furent très polis, convinrent que le rapprochement crevait les yeux, mais aucun ne put le confirmer par une référence à la tradition. J'essayai ensuite de faire homologuer cette association par des Peul de brousse qui, malgré leur sagesse, ne m'avaient encore jamais répondu de façon propre à me satisfaire. Leur attitude fut la même. Mais l'un d'eux que j'avais probablement agacé par mon insistance finit par s'exclamer : « Naturellement ! Nous savons tous cela, nous autres Peul à vaches, que le *barkehi* est le *misaalu* (43) du sabot de la vache ! » Un autre, dans la région de Banyo, m'expliqua que les feuilles pouvaient aussi rendre des ser-

(42) Il existe beaucoup d'autres arbres à feuilles bilobées dans le même milieu, mais la feuille du *barkehi* est la seule à figurer exactement une empreinte de bovidé, chaque lobe ayant une base arrondie et un sommet pointu à l'image de chaque moitié de la sole du sabot des vaches.

(43) *misaalu*, exemple, reproduction. Vient de l'arabe.

vices — encore une « utilité » du *barkehi* ! — quand une vache avait disparu pour de bon. Le propriétaire qui en connaissait parfaitement les empreintes (44) remettait à des proches des feuilles de *barkehi* semblables pour qu'ils l'alertent au cas où ils en auraient distingué la voie.

Cependant, si je ne doute pas du bien-fondé de l'association, l'oubli général où elle semble être tombée (45) n'a pas de conséquence sur la valeur instrumentale de cet arbre peul, de même qu'on peut se servir d'une propriété mathématique tout en ne sachant pas comment la démontrer. L'histoire des sociétés peul, et de leur balancement perpétuel entre la vie en brousse, avec des vaches, et la vie dans des villages, avec une pratique musulmane, me suggère l'hypothèse suivante qui relève de l'anthropologie imaginaire. Il y a plus d'un millénaire, lorsqu'ils n'avaient pas encore été touchés par l'islam dont ils devaient devenir, avec le courant oriental arabe, le principal vecteur dans l'Afrique au sud du Sahara, on peut supposer que les Peul avaient un monde de représentations centré sur le troupeau et qu'ils avaient établi cette correspondance entre l'arbre et le bovidé. Pour un esprit peul, cet arbre se présentait comme un troupeau de vaches végétal à l'envers dont les soles (les feuilles) étaient exposées et toujours présentes, disponibles, accessibles, au lieu d'être occultées par les sabots sur le sol et de ne se révéler que par l'absence de l'animal et sa trace, l'empreinte bilobée. Évidemment, leur désir de complétude ne portait pas encore le nom arabe de *barka*, mais un nom peul (*X*), qui donna son nom à l'arbre. Vint l'expansion de l'islam, et chez ces Peul islamisés, la vache perdit son caractère privilégié pour devenir une appartenance comme une autre, des vaches, tandis que les représentations s'organisaient maintenant autour du Coran. Le désir de complétude se coupa de sa référence originelle au troupeau pour se glisser sous le signifiant arabe *baraka*. « L'arbre à *X* » devint, par simple permutation, *barkehi*, « l'arbre à *barka* ». Par la suite, certains de ces Peul villageois retournaient à la brousse — et à la vache — tandis que de nouveaux Peul de brousse se fixaient pour quelques générations ou pour toujours dans des villages. Chaque fois que des Peul villageois retournaient en brousse, ils conservaient le signifiant *barka* à présent solidement implanté dans leur langue, mais le chargeaient à nouveau de connotations pastorales. L'arbre de *barka*, lui, gardait d'un mode de vie à l'autre son nom et son extraordinaire valorisation

(44) Les formes de l'empreinte des antérieurs sont différentes de celles des membres postérieurs et varient encore avec l'âge (taille, usure) et les individus dans la même lignée de vaches. C'est probablement à ce type de recherches que DE ST. CROIX (F. W.), 1945, fait allusion quand il cite brièvement le *barkehi* comme charme pour retrouver un objet perdu.

(45) Sinon, comment aurait-elle pu échapper aux chercheurs qui m'ont précédé ?

léguee par la tradition. On sait que la tradition aime à se justifier par des tautologies quand l'acte fondateur a été oublié : l'arbre de *barka* apporte la *barka* parce qu'il s'appelle arbre de *barka*.

La *barka* est un équilibre entre deux forces vitales, celle de l'homme qui a en charge le troupeau, et celle des vaches qui le composent. Comme tout équilibre, il est extrêmement labile et un bon Peul doit chercher à le préserver, à le stabiliser en faisant appel à toutes les forces favorables d'un monde indifférent qu'il se conciliera par un ensemble de pratiques inspirées. En participant aux rituels qui agrègent le groupe, il accumule un certain potentiel de *barka* qu'il transfère à son troupeau au moyen du *barkehi*. En revanche, il court le risque à chaque instant de voir cet équilibre de la *barka* rompu par une mauvaise parole, un mauvais regard, une mauvaise rencontre, une union malencontreuse, l'exercice trop glorieux du pouvoir, un interdit trop longtemps négligé (46). On se garde de ces malheurs en recherchant des alliances avec des individus prospères et en faisant circuler le bétail d'un troupeau à un autre par des prêts ou des dons de génisses.

C'est ainsi que la vache est le principe organisateur de la société peul et la forme qu'y prend le désir de complétude. Chez les *Djâfoun* du Nord-Cameroun, pendant toute la durée de son cycle de vie, l'homme compense les séparations que lui impose la culture par des attributions de vaches qui viennent sanctionner sa naissance, sa donation du nom, sa circoncision, sa sortie de l'institution du soro, son émancipation du campement paternel et enfin, sa mort. À chacune de ces coupures, une partie de lui-même est détachée symboliquement en règlement de sa dette à la culture et enterrée dans le secteur de l'espace du campement qu'il va quitter pour un autre. Pour finir, il est enterré sous le corral et devient lui-même une simple trace qui se confond et s'efface avec celles du troupeau.

- (46) Les Peul de brousse sont des virtuoses de la transgression de leurs propres interdits. Heureusement pour eux, sinon la vie dans un campement serait impossible !



BIBLIOGRAPHIE

- CHELHOD (J.), 1964. — *Les structures du sacré chez les Arabes*, Maisonneuve et Larose, Paris.
- DALZIEL (J. M.), 1955. — *The useful plants of West Tropical Africa*, Crown Agents for Oversea Governments and Administrations, London.
- DE St. CROIX (F. W.), 1945. — *The Fulani of Northern Nigeria*, édité par l'auteur, Lagos. Republié en 1972 par Gregg International Publishers Limited, Westmead, Farnborough, Hants, England.
- DUPIRE (M.), 1957. — Pharmacopée peule du Niger et du Cameroun, in : *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire*, tome XIX, série B, n° 3-4, Dakar (382-417).
- DUPIRE (M.), 1962. — *Peuls nomades*, Institut d'Ethnologie, Paris.
- DUPIRE (M.), 1970. — *Organisation sociale des Peul*, Plon, Paris.
- GADEN (H.), 1972. — Publication du fichier GADEN des manuscrits de l'IFAN, Université de Dakar, Institut Fondamental d'Afrique Noire, Catalogues et Documents, n° XXII, Dakar, Dictionnaire Peul-Français, fascicule II.
- GUIRAUD (P.), 1978. — *Dictionnaire érotique*, Payot, Paris.
- HAMPÂTE BÂ (A.), DIETERLEN (G.), 1961. — Koumen, texte initiatique des Pasteurs Peul, *Cahiers de l'Homme*, E.P.H.E., Mouton et Co., Paris.
- HOPEN (C. E.), 1958. — *The Pastoral Fulbe Family in Gwandu*, International African Institute, London.
- LABATUT (R.), 1973. — *Le parler d'un groupe de Peul nomades, Nord-Cameroun*, SELAF, Paris.
- LACROIX (P.-F.), 1968. — Cours de foulfouldé à l'E.N.L.O.V., 1^{re} année (non publié).
- REED (L. N.), 1932. — Notes on some fulani tribes and customs (1928), in : *Africa*, V, 4, (422-454), London.
- RIESMAN (P.), 1974. — *Société et Liberté chez les Peul Djelgôbé de Haute-Volta*, EPHE, Mouton, Paris.
- STENNING (D. J.), 1959. — *Savannah Nomads*, International African Institute, London.
- TAYLOR (F. W.), 1932. — *Fulani-English Dictionary*, the Clarendon Press, Oxford.
- WESTERMARCK (E.), 1935. — *Survivances païennes dans la civilisation musulmane*, Payot, Paris.